

POÉSIES
DE
BENSERADE

PUBLIÉES PAR
OCTAVE UZANNE



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
RUE SAINT-HONORÉ, 338
—
M DCCC LXXV



Poésies de Benserade

Isaac de Benserade



Librairie des bibliophiles, Paris, 1875

Exporté de Wikisource le 03/02/2017

TABLE

DES POÉSIES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
<u>Avertissement</u>	
<u>Préface</u>	
<hr/>	
VINGT SONNETS <i>sur la beauté et sur la laideur</i>	
<i>Rupture</i> , STANCES	
<i>À Monsieur Esprit</i> , SONNET	
<i>Sur la ville de Paris</i> , Id.	
<i>Sur une voye de bois</i> , STANCES	
<i>Jalousie</i> , Id.	
<i>Je languis dans les fers...</i> MADRIGAL	
<i>Contre une Laide</i> , STANCES	
<i>Par mes regards, jugez de mon martyre...</i> CHANSON	
<i>Vers de Mademoiselle Pascal</i> , STANCES	

Réponse aux vers précédens, Id.
S'il faut que chacun ait le sien... CHANSON
Non, je ne prétens pas... Paroles pour un AIR
J'avois brisé mes fers... AUTRES
Je rougis, je pâlis... AUTRES
Pour une fille qu'il appelloit son bien... ÉPIGRAMME
L'ambassadeur de Suède à la Reine de Natolie, SALUT
Un pauvre Homme aperçut... ÉPIGRAMME
Embrassant ses petits, le singe s'en défait... Id.
Pour les filles de la Reine, STANCES
Un fat trouve un trésor... ÉPIGRAMME
Un de ces médecins... Id.
À Madame de Hautefort, STANCES
À Iris, SONNET
Autre à Iris, Id.
Alors la muse fatiguée, Id.
Sur une coquette, Id.
Pour la même, Id.
Les plus fiers animaux, Id.
Sur la Tontine
Le faux adieu, STANCES
Sur la mort d'un perroquet, SONNET EN BOUTS RIMEZ
Pour Madame de Leuville, SONNET EN BOUTS RIMEZ
Contre une vieille, STANCES
Espoir, Id.
À Mademoiselle de Guerchy, Id.
Souçons, Id.
Pour une femme grosse... MADRIGAL
Sur l'Amour... SONNET EN BOUTS RIMEZ
À Mademoiselle de Brionne, STANCES
Je mourray trop de désir... ÉPIGRAMME

L'Amour, STANCES

Ne croyez pas que la vengeance... ÉPIGRAMME

Pour son époux mourant... Id.

À Iris, STANCES

Sur Job, SONNET

Glose de Monsieur Sarrasin, sur le sonnet de M. de Benserade
à M. Esprit, STANCES

Sur le retour de M. le cardinal Mazarin

À Mademoiselle de Guerchy, contre Mariamne, STANCES

Plainte, STANCES

À la petite chienne de Madame la Comtesse de F***

Sur le chat de Madame des Houillères... SONNET EN BOUTS
RIMEZ

À Madame des Houillères

Au bout du compte, quelque playe... RONDEAU

À une belle insensible qui demandoit des vers, STANCES

Sur un portrait, STANCES

À Madame de Hautefort pour le Roy, STANCES

Jeune Divinité, SONNET

Pour M. le marquis del Carette, SONNET

Sur la mort de Monsieur le Prince, Id.

Plainte du cheval Pégaze, STANCES

Ce qu'il faut pour un poète, SONNET

Tircis dans nos bois aperçut... AIR

Pour Monsieur Perraut, SONNET

Le monde va le train, SONNET EN BOUTS RIMEZ

Sur une nouvelle affection, STANCES

Le Jaloux, STANCES

Regrets

Plainte d'un Amant à sa Maîtresse, STANCES

L'Amant indifférent, STANCES

Sur l'amour d'Uranie avec Philis, STANCES

Pour les filles de la Reine, Id.

Pour Mademoiselle... MADRIGAL

Description de sa maison de Gentilly, STANCES

LE CY GIST, ou diverses ÉPITAPHES pour toute sorte de
personnes de l'un et de l'autre sexe, et pour l'Auteur même,
quoique vivant.

Remercîment à Messieurs de l'Académie

AVERTISSEMENT.

Nul ne dupe entièrement son époque, et dans les réputations les moins fondées il y a quelque chose de vrai.

TH. GAUTIER.

RÉIMPRIMER BENSERADE... *Singulière idée ! vont s'écrier quelques personnes à l'apparition de ce livre.*

Boileau, songeront-elles, a fait justice depuis longtemps de tous ces précieux poètes de cour, et nous croyions que Molière les avait à jamais écrasés sous le ridicule de Vadius et de Trissotin.

Nous en avons jugé autrement. Les poésies de Benserade nous semblent dignes de paraître sous un nouveau jour, et peut-être ne feront-elles que précéder les œuvres poétiques des Sarrasin, Voiture, Scarron, Colletel et autres beaux esprits du XVII^e siècle qui, selon nous, sauront reconquérir l'estime des vrais bibliophiles, auxquels nous offrons avec confiance cette première réimpression.

Charles de Sercy a réuni dans l'édition de Paris 1697 (2 volumes in-12), les poésies diverses de Benserade reproduites, selon la copie, un an plus tard en Hollande.

Cette unique édition est compacte et défectueuse. Le texte en est incorrect, les vers y clochent trop souvent, et la ponctuation est faite à l'aventure.

Dans le premier volume, renfermant les pièces diverses, les Œuvres de notre poète sont jetées sans suite, noyées pour ainsi dire dans un fatras emphatique : louanges au Roi, kyrielles de rimes sur commande, impromptus surannés, un choix de rondeaux tirés des malheureuses métamorphoses d'Ovide, vient ajouter à la fadeur de ces pâles platitudes dont l'ennuyeuse lecture semble faire ombre aux poésies fraîches et légères de Benserade.

Nous ne parlerons pas du second volume : — les ballets, composés pour Sa Majesté et dansés par le Roi, font tous les frais de cette seconde partie.

Ne pouvant pour cette réimpression nous appuyer que sur la lourde édition dont nous faisons mention, nous nous trouvons placé dans cette alternative ou de sacrifier l'onéreux Benserade, par respect pour le texte, ou de le rajeunir, de l'alléger de son fardeau de panégyriste, afin d'offrir aux lettrés une véritable première édition de ses poésies galantes.

Rééditer un auteur après un si grand laps de temps, c'est l'améliorer ; et quand il revient au jour dans la nouvelle parure d'une réimpression, on doit, à notre avis, abandonner sans regrets à sa vieille édition toutes ses erreurs jointes à celles de son éditeur.

Dans Benserade, le courtisan abâtardissait le poète : nous avons autant que possible atténué celui-là, pour ne présenter que celui-ci.

Le tome II de l'édition de Sercy a été sacrifié. Nous présentons nos excuses aux amateurs de ballets, mais nous avouons que ces ballets, aujourd'hui démodés, ne sauraient avoir qu'un médiocre intérêt.

Dans le premier volume, nous avons dû couper et aérer.

C'est ainsi que de pauvres petits madrigaux ou de charmants sonnets, qui se trouvaient englobés dans des stances d'une longueur désespérante, reviennent au jour dégagés, et se carrent en pleines marges.

Les Caprices à la Gloire personnelle du Roy, les Stances Sur le portrait du Roy, Sur la Petite Vérole du Koy, Sur le Mariage, la Guérison, la Gloire du Roy, ont été retirés y ainsi que toutes les pièces banales et d'un goût douteux, où l'homme de cour semble avoir pris plus de part que le poète.

Nous nous sommes enfin appliqué à reproduire la physionomie générale du texte, et nous avons suivi l'orthographe originale, sans toutefois pousser le scrupule jusqu'à conserver les fautes apparentes et grossières. Si l'orthographe, dans son ensemble, n'a pas toute l'homogénéité d'une édition du XVII^e siècle, nous en reportons le grief contre Charles de Sercy, l'éditeur responsable au premier chef.

Ne tenant pas compte d'une ponctuation où les points figuraient au milieu des phrases, nous avons dû la reconstituer selon la logique et le bon sens. Nous avons fait également de notre mieux, en certains points, pour faire comprendre Vidée du poète, et redresser des vers que son éditeur avait faussés. Bref, nous croyons avoir mené à bien une entreprise qui présentait certaines difficultés dans son exécution.

Le nom de Benserade s'écrivit de différentes façons : BENSSERADDE, BENSSERADE, et enfin BENSERADE ; c'est à cette dernière transformation, la plus moderne et la plus simple, que nous nous sommes arrêté.

Devons-nous encourir le blâme pour les licences forcées que nous avons prises ? Nous ne le pensons pas, et nous sommes convaincu que les bibliophiles nous sauront gré de notre travail sur un poète dont l'abandon devenait plus complet en raison des défauts multiples de son unique édition.

Puisse Benserade retrouver parmi les érudits d'aujourd'hui un regain de sa gloire d'autrefois.

O. U.

PRÉFACE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE BENSERADE.

Que de son nom chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles.

BOILEAU.

ISAAC de Benserade, un des poètes les plus connus du commencement du xvii^e siècle, est à coup sûr un des moins édités.

Son nom revient si souvent dans les anecdotes et historiettes du temps, sa personnalité acquiert un si haut relief et semble si fêtée à l'aurore du grand siècle, ses poésies enfin portent une empreinte si nettement marquée du caractère particulier à son époque, que nous nous sommes attaché à l'idée de publier les œuvres légères de ce bel esprit.

La postérité fut peut-être un peu froide, sinon injuste pour Benserade, et s'il n'avait eu la vaniteuse sagesse d'escompter la gloire de son vivant, il courrait grand risque de rester à jamais dans l'ombre, en dépit des maigres silhouettes de sa personne, tracées çà et là de nos jours, parmi des portraits

d'oubliés et d'extravagants, ou des études poétiques sur le xvii^e siècle.

Notre poète mérite cependant plus de considération qu'on ne paraît lui en accorder, car si le nom de Molière ne s'était pas dressé, superbe et accaparant dans son despotisme de gloire, Benserade serait certes regardé encore aujourd'hui comme une des plus curieuses originalités littéraires de la cour du grand Roi.

L'auteur du *Misanthrope*, à ses débuts, ne dédaigna pas de glaner ses succès dans la manière et le style de Benserade ; il rivalisa même avec lui pour les ballets du Roi, et ne prit pied à la cour qu'en longeant, en quelque sorte, la voie audacieuse que ce dernier s'y était tracée.

Avant la redoutable apparition de Molière, trois poètes étaient jugés grands et originaux : Voiture, Benserade et... Corneille. La cour professait son estime pour les deux premiers, mais le public préférait l'autre. Le temps s'est fait grand justicier d'une appréciation qui nous étonne et nous fait sourire, aussi n'aurons-nous pas l'outrecuidance d'en appeler en faveur de notre protégé. Nous ne dirons pas avec le prince de Conti, que *ce Monsieur de Benserade est un grand génie*, nous penserons qu'une telle louange revient à Corneille, et que Benserade, par son talent, n'est pas indigne de la réimpression que nous lui accordons aujourd'hui.

« Jamais on ne vit personne s'élever à si peu de frais que le poète Benserade, dit Paul de Musset^[1], et c'est presque le seul homme de mince origine qui ait marché de front avec les grands à la cour de Louis XIV. »

En effet, Isaac de Benserade naquit en 1612 à Lyons-la-Forêt, petite ville de Normandie, où son père était modeste employé des domaines. De famille huguenote^[2], il fut baptisé au temple des gens de sa religion et eut nom Isaac.

Bien que jeune, Benserade, qui prévoyait peut-être sa destinée et le tort que lui ferait une religion contraire aux croyances de la cour, abjura, et fut confirmé à huit ans par l'évêque de Dardanie.

Ce prélat, désirant lui voir changer son nom juif contre un autre plus conforme au catholicisme, pressait fort le jeune Isaac à ce sujet.

« Je changerai volontiers, dit-il, pourvu qu'on me donne du retour. »

L'évêque fut surpris de ce mot chez un enfant de cet âge, et répondit qu'on devait lui laisser un nom qu'il semblait si bien faire valoir.

À douze ans, Benserade perdait son père et se trouvait, du même coup, seul au monde et sans fortune. Il vint faire ses études à Paris, mais ses classes étaient à peine achevées que le précoce poète, négligeant la Sorbonne pour le théâtre, s'amourachait d'une certaine Belroze, actrice de l'hôtel de Bourgogne, et y faisait recevoir une tragédie en cinq actes.

C'était sa *Cléopâtre*, imprimée en 1636^[3], et dédiée à Monseigneur l'Éminentissime cardinal, duc de Richelieu, avec une épître fort bien tournée et un sonnet où Cléopâtre parle, et qui débute ainsi :

Je reviens des enfers d'une démarche grave.

Non pour suivre les pas d'un César, mais d'un Dieu,
Ce que je refusois de faire pour Octave
Ma générosité le fait pour Richelieu.

Qu'il triomphe de moy, qu'il me traite en esclave,
Rien ne peut m'empêcher de le suivre en tout lieu.
Et le char d'un vainqueur si puissant et si brave
Mérite qu'une Reine en soutienne l'essieu.

Le ministre fut flatté de la dédicace du poète de dix-huit ans. Il trouva que ce garçon rimait fort agréablement, et comme on lui annonçait qu'il était quelque peu son parent^[4], Son Éminence accorda une pension de huit cents livres au jeune Benserade.

Le début était encourageant pour un écolier, aussi commença-t-on à parler du nouveau poète, à la ville et à la cour, aux petits levers et aux soupers ; et la tragédie de *Cléopâtre*, qui fut jouée, reçut force applaudissements. L'amiral de Brézé s'enthousiasma tellement pour les tirades de Marc-Antoine, qu'il supplia l'auteur d'accepter son amitié, c'est-à-dire qu'à la mode du temps, il lui ouvrit sa maison et lui offrit, outre le logement et le couvert à sa table, sa bourse^[5] et sa protection.

Benserade n'eut garde de refuser une pareille aubaine, il devint l'ami de l'amiral, et transforma son salon en un foyer littéraire où les beaux esprits du jour aimèrent à se rencontrer.

Ce fut là que Benserade lia connaissance avec le petit Michel, depuis le fameux Lambert, pour lequel il fit, dans la suite, la plus grande partie des paroles que cet illustre chanteur mit en musique.

L'étoile du poète qui s'annonçait si bien faillit néanmoins pâlir un instant. L'amiral de Brézé fut tué d'un coup de canon^[6], et Richelieu mourut.

La mort de l'Éminence ne parut que peu chagriner l'ingrat, mais sa pension lui était plus à cœur, car il exhala sa plainte dans ces quatre vers blessants pour l'ombre du grand Armand :

Cy-gist : ouv gist par la mortbleu
Le cardinal de Richelieu,
Et ce qui cause mon ennuy,
Ma pension avecque luy.

La perte n'était pas cependant irréparable, car peu après la reine mère lui constitua une autre pension de trois mille livres, ce qui, joint aux libéralités de certaines dames, lui permit de vivre très-convenablement à la cour.

Ces dons féminins, dont nous parlons, ne semblaient pas effaroucher outre mesure la pudeur des poètes de l'époque, et l'on ne saurait en vouloir à Benserade, lorsqu'en lisant les stances *sur une Voye de Bois*^[7], on remarque le ton dégagé et badin avec lequel il remercie une présidente anonyme du présent qu'elle lui doit envoyer.

Et quand je suis sans bois, m'en promettre une voye,
C'est une douce voye à me gagner le cœur.

Tallemant des Reaux^[8], en chroniqueur *mauvaise langue*, prétend qu'il a ouï parler de la protection que M^{me} la comtesse

de La Roche-Guyon accordait au poète, par un caprice amoureux de cette extravagante. Il ajoute même que, pour le tenir plus près d'elle, la vieille coquette l'installe dans un hôtel voisin du sien, où rien ne lui manque. La vaisselle d'argent brille sur sa table, il dispose d'un carrosse à couronnes et de trois laquais, et comme Benserade est rousseau, ses ennemis disent que la comtesse se ruine en parfums et en bains de toutes sortes.

La vérité est que Benserade se brouilla vivement avec elle ; et les stances contre une vieille^[9], qu'il fit plus tard, nous semblent fort s'adresser à la pauvre comtesse.

Le succès de *Cléopâtre* ayant enhardi l'heureux tragédien, Benserade fit successivement : *Iphis et Iante*, comédie, 1637 ; *La Mort d'Achille*, 1687 ; *Gustaphe, ou l'Heureuse Ambition*, tragi-comédie, 1637 ; *Méléagre*, tragédie, 1641 ; et *La Pucelle d'Orléans*, tragédie, 1642^[10].

Il composa également, en 1638, une paraphrase en vers sur les neuf leçons de Job, qui reçut l'approbation de Balzac et des autres savants de Rambouillet, et qui devait servir de point de départ au *Sonnet de Job*.

Mazarin, alors ministre, appréciait énormément le mérite de Benserade, et il disait volontiers que ses vers ressemblaient beaucoup à ceux qu'il avait faits dans sa jeunesse, à la cour du Pape.

Aussi l'économe cardinal l'assura de sa protection, et, chose étonnante, il lui fit une pension de deux mille livres en attendant les rentes plus considérables qu'il devait lui abandonner plus tard sur un évêché et deux abbayes.

Le protégé du cardinal ne tarda pas à être l'ami du jeune Roi. Louis XIV était alors amoureux, et les princes, en cette qualité, aimant à s'entourer d'un poète pour chanter discrètement leur flamme, ce fut Benserade qu'il choisit et qu'il fit tour à tour rimer pour M^{me} de Hautefort, M^{lle} de La Vallière, et plus tard pour la Montespan.

Il était admis dans l'intimité du monarque, et avec Dangeau, le marquis de Vardes, le comte de Guiche et Lauzun, il faisait partie du petit cercle qui se réunissait chez M^{lle} de La Vallière, laquelle l'avait pris en grande amitié. Dans ces réunions, où les rigueurs de l'étiquette étaient adoucies, Benserade démontrait son incontestable supériorité à faire les bouts-rimés, le grand délassement à la mode, pour lequel le Roi professait une estime toute particulière.

La fortune du poète marchait donc rapidement. La célèbre Christine de Suède, qui avait lu ses ouvrages, en parlait avec admiration dans une lettre à la reine mère, et il fut bel et bien question d'envoyer Benserade comme ambassadeur à Stockholm^[11] ; mais, étant survenu quelques affaires pressantes, malgré les préparatifs de départ qui se trouvaient faits^[12], l'ambassade échoua, et Scarron put dater une de ses épistres^[13] :

L'an que le sieur de Benserade
N'alla pas à son ambassade.

Le pauvre ambassadeur resta donc à Paris. Il commença à donner ces fameux ballets qui, par leur originalité, eurent tant

de succès, et lui procurèrent auprès du Roi toutes les aimables faveurs que Molière devait récolter plus tard. Il avait une adresse toute particulière dans ces vers, et ce fut une innovation à la cour.

« Avant lui, dit Perraut^[14], dans l'entrée de Jupiter foudroyant les cyclopes, les stances ne parlaient de Jupiter que comme Jupiter et en Jupiter, et pas du tout de la personne qui le représentait. M. de Benserade tourne les vers de façon qu'ils s'entendent de l'un et de l'autre..., le coup porte sur le personnage et le contrecoup sur la personne, ce qui donne un double plaisir en donnant à entendre deux choses qui, belles séparément deviennent encore plus belles étant jointes ensemble. »

Malheureusement l'on ne saurait apprécier aujourd'hui toutes les allusions vives et piquantes répandues dans ces ballets. L'auteur y peignait les inclinations, les attachements, et jusqu'aux aventures les plus secrètes des personnes de la cour. Toutes ces stances, si fort applaudies jadis, ne nous offrent plus qu'un intérêt littéraire médiocre, et c'est tout au plus si quelques chercheurs pourraient reconstruire, d'après ces données poétiques, les caractères et l'individualité de certains personnages marquants.

Benserade, à cette époque, était la *coqueluche* des précieuses, et La Bruyère semble l'avoir pris pour modèle dans le portrait de *Théobalde*^[15], l'engouement des Philamintes et des Bélises, qui, sur sa moindre parole, s'écriaient : *Cela est délicieux ; qu'a-t-il dit ?*

Ses bons mots, ses épigrammes, ses pointes, comme on